

l'idée anarchiste

PROVISOIREMENT BI-MENSUEL

Adresser tout ce qui concerne le journal à

Lucien HAUSSARD

Boîte postale N° 8, Bureau XX, PARIS

Le N° 12 paraîtra le 12 Septembre 1924

Chèque postal : Haussard 660.30 Paris

FRANCE		EXTERIEUR	
Le Numéro.	0.30	Le Numéro.	0.45
ABONNEMENTS			
10 Numéros	3.00	10 Numéros	4.50
20 Numéros	6.00	20 Numéros	9.00

La Politique et l'Économie

Nous luttons constamment pour notre mieux-être et plus de liberté ; pour progresser en ce sens, nous cherchons à établir un régime plus équitable. Il serait, certes, naïf, sinon absurde, de tracer à l'avance, sur le papier, le plan d'une cité future. Mais il n'est pas moins inutile de toujours se contenter de critiquer sans jamais apporter la moindre donnée raisonnable qui puisse servir tout au moins de jalon, de guide en une période pré-révolutionnaire, en vue d'une plus facile et meilleure réalisation dans l'avenir. Certes, la critique est utile, indispensable, mais tous les partis la mènent avec une égale dextérité et tous sont d'accord sur l'inharmonie et l'injustice du système social. Mais où les partis ne sont plus d'accord, c'est sur la reconstruction, l'édification de cette société future. Tout parti d'avant-garde détient la formule magique qui nous acheminera vers le bonheur de tous !

La diffamation, l'injure sont les ordinaires procédés de discussion employés par les militants des diverses écoles révolutionnaires. Lorsque, par hasard, il s'agit d'expliquer leurs conceptions personnelles ou du moins celles de leur clan, la méthode admise consiste à montrer les points faibles de la méthode adverse et tourner celle-ci en ridicule, mais tant qu'à étayer leur conception sur des bases solides, il n'en est guère question. Les uns et les autres, sur ce sujet, se contentent de mots, de grands mots ; mais, hélas ! derrière ces sonores entités, il n'y a que le vide !

Cette façon de polémiquer, loin d'apporter une solution, ne fait, au contraire, que reculer la possibilité d'un examen sérieux des questions.

Il est facile aux parasites de la plume ou aux ténors de la tribune de polémiquer ou de discourir, mais il serait préférable que les exploités — ceux qui travaillent effectivement — les seuls en cause — étudient eux-mêmes les données diverses du problème, non pas en partisans sectaires, mais en toute impartialité. C'est ainsi qu'ils auraient une possibilité de future réalisation ; en sachant se passer, bien entendu, des rhéteurs prétentieux et des inutiles flatteurs.

Pour discuter loyalement, en toute sincérité sur un sujet, il ne faut pas craindre d'examiner sous toutes leurs faces toutes les thèses se réclamant de ce sujet. Il ne suffit pas d'adopter des définitions toutes faites, mais il faut remonter à la source, à l'origine de toutes les données en présence. Vous ne sauriez jamais prétendre connaître un sujet en ne vous appuyant que sur des arguments synthétiques et pré-admis, mais vous pouvez juger en toute conscience et selon la raison si vous analysez impartialement les diverses phases du sujet et si vous

ne vous servez pour votre synthèse reconstructive que des faits sincèrement reconnus conformes à votre logique et à votre compréhension expérimentale.

En la présente étude, deux thèses sont en présence. Elles divisent très nettement les divers partis révolutionnaires qui, tous, se réclament de l'une ou de l'autre, les opposent à tout propos et les jugent inconciliables : l'Économie et la Politique.

Il est nécessaire tout d'abord d'établir nettement le sens de ces deux mots.

Je ne saurais m'en tenir aux définitions admises toutes faites par les partisans de l'une ou de l'autre thèse. La question n'en serait pas avancée d'un pas. Mais je dois, en toute impartialité, étudier historiquement la question en remontant à la formation de ces deux directives humaines et sociales. C'est ainsi seulement que nous pourrions nous former une opinion sincère et posséder une base de jugement appréciable.

Avant la formation de toute société, réellement organisée, lorsque les individus vivaient par petits groupements — clans, tribus ou familles — à cette époque préhistorique, il est indéniable que l'homme — comme tout être vivant — poussé par l'instinct vital de conservation, luttait contre la nature, tendant à éliminer ce qui lui était nuisible et à s'approprier ce qui pouvait lui être utile.

Ce travail — cette lutte pour la vie — c'est l'objet même de l'Économie. Celle-ci est donc indiscutablement liée à l'origine même de la vie. Elle constitue l'étude du perfectionnement, de l'organisation de la lutte vitale de l'être en ses deux phases : production, consommation.

En toute logique, il est facile de concevoir que l'être humain eût pu se contenter d'association, voire même d'organisation, spécifiquement économique, dans l'unique but de produire, avec moindre dépense d'effort et de mieux répartir le fruit de son travail.

L'Économie, seule, peut donc, d'après son origine même, suffire à l'être humain pour vivre.

Comment un deuxième facteur intervint-il et parvint-il à s'implanter dans la vie des hommes au point de sembler indispensable, à l'heure présente ?

L'être humain dont la chasse fut infructueuse se trouva, sans nul doute, dans la nécessité de tenter d'arracher à son voisin plus heureux, le produit de son effort. Il ne suffit donc plus de lutter pour vivre, il fut nécessaire de se défendre contre son semblable. Et lorsque des peuples, pasteurs ou agriculteurs, plus stables et moins belliqueux, durent se préserver des nomades guerriers, il naquit alors chez eux une or-

ganisation hiérarchisée — origine de nos modernes sociétés. Ce fut la domination des chefs — guerriers et prêtres — sur les producteurs faibles et crédules. La politique n'est que l'étude, le perfectionnement de cette organisation exploitatrice de l'homme par l'homme.

Voilà donc la définition exacte de ces deux mots d'après leur origine.

L'organisation sociale évolua non pas sur la réglementation du travail, en laissant une certaine liberté au producteur pour jouir de son produit, c'est-à-dire sur le principe d'Économie, mais cette évolution se fit principalement sur la dépendance, l'organisation et l'exploitation des producteurs par leurs dirigeants, c'est-à-dire d'après le principe de la politique.

C'est ainsi que la politique, quoique artificiellement née de la force et de la ruse, mène les hommes et dirige la société, dominant même l'Économie, naturelle nécessité vitale.

**

Nous constatons ainsi qu'une organisation sociale ne peut être rationnelle et juste qu'à la condition de se situer strictement sur le plan économique, c'est-à-dire sur l'administration, la réglementation des choses nécessaires à la vie.

Toute société doit donc supprimer la hiérarchie des individus, la possibilité de domination et d'exploitation de certains, c'est-à-dire la politique.

Mais il ne suffit pas de raisonner en simpliste, de décréter la suppression pure et immédiate de ce qui est démontré illogique. Il nous faut tenir compte de l'expérience faite et n'agir que conformément aux possibilités rationnelles.

La question entre donc dans cette voie : pourquoi l'évolution humaine s'est-elle maintenue en renforçant constamment le principe politique ? Comment se fait-il que, à l'heure actuelle, un grand nombre de partisans du progrès, et même des révolutionnaires, se réclament encore de ce principe ?

Certes, tous reconnaissent son origine factice et mauvaise ; ils comprennent fort bien, par expérience personnelle, les néfastes conséquences qui découlent de ce principe. Quel argument valable peuvent-ils faire valoir pour son maintien ?

Ce n'est pas en vain que l'être humain a, pendant de longs siècles, vécu en hiérarchie, catalogué, pauvre rouage social, ayant perdu tout sens de son individualité, de sa personnelle dignité. Il ne saurait être brusquement livré à lui-même ; il est indispensable de lui maintenir une directive. Et le summum, le modèle parachevé, typique de la main-mise sur l'individualité, c'est l'État, création supérieure, synthétique du principe politique.

En un mot, les étatistes redoutent le désordre des hommes livrés à eux-mêmes et

préfèrent l'ordre des esclaves sans initiative personnelle.

Cette thèse ne saurait se soutenir sincèrement. Jamais la soumission ne sera une école de liberté.

L'Etat ne prépare que des citoyens, c'est-à-dire des êtres hypocrites, lâches et sans volonté ; aucun état, quel qu'il soit, ne saurait être une pépinière d'hommes libres.

Il faut cependant reconnaître une valeur à l'argument étatiste : les divers mouvements sociaux, les nombreuses révolutions ont montré que si l'homme peut se révolter, il lui manque cette capacité de direction personnelle qui seule peut le mener vers sa liberté, mais où les étatistes-politiciens se trompent pour remédier à cette réalité, c'est en enlevant à l'individu la possibilité de conquérir cette initiative et en le laissant constamment en tutelle.

Actuellement dans les partis révolutionnaires, une conception nettement anti-politique se fortifie.

L'on comprend la nécessité de porter ses efforts sur le terrain économique qui apparaît bien la seule base utile et logique pour une société où l'homme pourrait, en toute liberté, jouir de son travail. La logique du principe économique est indiscutable. Les politiciens, eux-mêmes, s'ils tentent de l'escamoter, ne cherchent pas à nier sa valeur.

Comment s'expliquer la force du principe politique et la faiblesse des organisations économiques, pourtant supérieures en valeur réelle ?

Il nous faut ici tenir encore compte de la mentalité acquise des individus.

Certains révolutionnaires crurent avoir trouvé la solution du problème lorsqu'ils s'aperçurent, après maintes expériences décevantes, de l'inanité de la politique. Ils décrétèrent qu'il suffisait de lutter sur le terrain de la production même, d'organiser les travailleurs en vue de la conquête de leur liberté.

Mais l'esprit humain de ces militants sincères était resté imbu de ces idées systématiques : organiser, cataloguer, hiérarchiser les individus — principe nettement politique.

A l'artificielle cloison-étanche de la nation, ils substituent celle de classe. L'homme n'est pas plus responsable de l'une que de l'autre.

Le citoyen-unité de l'Etat devient le travailleur-unité de la Corporation. La politique-étatiste hissa au pouvoir les avocats, bavards et touche-à-tout. Sous le nom d'organisation économique de classe des travailleurs, une véritable et aussi triste politique, fit monter sur le pavois des braillards ignorants et ambitieux.

Si demain surgissait une révolution, quel rôle rempliraient ces prétentieux représentants ?

Les politiciens-étatistes ne peuvent que gouverner les hommes, mais ces politiciens des organismes ouvriers, pourquoi prétendent-ils que seuls les producteurs peuvent œuvrer pour une société plus harmonique ?

Sauraient-ils alors rentrer dans le rang, c'est-à-dire à la production ? Je craindrais plutôt qu'ils ne veuillent diriger et la quasi-unanimité des dirigeants syndicaux sont en tant qu'ouvriers de remarquables nullités, incapables de directives techniques. Ils ne sont forts qu'en discours oiseux et ronflants, absolument identiques à leurs collègues, avocats de parlements. Ils ont fait dévier de son sens réel l'Economie en y introduisant la politique qui était, sous ce nom, périmée et par trop déconsidérée.

Ce n'est certes pas en ces organisations

pseudo-économiques, que nous pouvons voir une base réelle de reconstruction sociale.

*
**

De cet aperçu rapide, se dégage un fait : c'est la tension constante de l'individu à déléguer son vouloir entre les mains d'autrui et surtout l'impossibilité pour le travailleur d'être maître de son produit, s'il n'a pas la capacité d'organiser lui-même la production et la répartition.

L'Etat-politique est logique avec lui-même en tenant le travailleur dans la dépendance intellectuelle et économique. Mais ceux qui osent se réclamer de l'Economie trompent les producteurs car leur actuelle propagande ne tend pas à supprimer la politique, mais à la transposer sur le terrain économique, en maintenant toujours l'exploité dans la dépendance et l'ignorance.

Ce n'est certes que par une propagande nettement a-politique et spécifiquement économique que les individus peuvent aspirer à un meilleur avenir.

Mais délaissez vos méthodes surannées et mauvaises de centralisme, de hiérarchie et de représentation.

Une C. G. T. (avec ou sans U.) n'est qu'un état aussi politicien que l'autre et je prétends que le syndiqué, vis-à-vis de ses maîtres, est aussi gobeur et ignorant que l'électeur vis-à-vis de ses députés.

Le dernier congrès syndical — centraliste — nous fit assister à un spectacle qui ne se différencie en rien de celui de la Chambre parlementaire.

Deux tendances s'y disputèrent — électoralement — la prérogative de direction de la classe ouvrière — c'est-à-dire conduite des hommes — principe nettement politique — et non administration et organisation de la production et de la répartition — principe économique — dont ces élus semblaient fort peu se soucier.

*
**

Mais à la critique doit succéder l'essai du mieux. La lutte, pour nous, doit être conduite contre tout principe politique, mais pour ce, il est indispensable d'annihiler en l'individu cet esprit de croyance en autrui et de dépendance.

Sur le terrain économique, cette lutte ne peut être profitable que si le producteur acquiert les capacités techniques utiles.

Donc : 1° au point de vue politique, éducation pour libérer l'individu de cette conception fautive et mauvaise : la politique ;

2° Au point de vue économique, acquisition des connaissances techniques permettant au travailleur d'organiser lui-même sa production.

Mais ce ne sont pas les bavards et les flatteurs qui peuvent mener à bien une si colossale besogne. Ils ne peuvent que la retarder.

Conférences, cours populaires, bibliothèques pour se libérer intellectuellement, cours professionnels, techniques, pour ne plus se contenter d'être un outil inconscient mais un cerveau coopérant à la force productive.

Révolutionnaires, qui ne voyez en fait d'avenir que l'amélioration de votre présent, vous ne semblez pas vous douter que les enfants, les adultes constituent cet avenir. Vous ne songez ni à les éduquer, ni à leur fournir la possibilité de se libérer plus tard. Vous laissez vos maîtres façonner leurs cerveaux comme ils façonneront les vôtres ! Vous laissez faire de ces jeunes de futurs esclaves qui, comme vous, tenteront, trop tard, de se redresser et s'épuiseront, à leur tour, en luttes stériles sous le regard nar-

quois des maîtres et au grand profit des charlatans flatteurs !

Il vous faut porter vos efforts sur ce point : éducation intellectuelle et technique de la jeunesse, de tous les vôtres ! Vous avez déjà perdu trop de temps en vains discours ; vous avez gaspillé trop d'argent à entretenir d'inutiles saltimbanques !

J'entends de farouches révolutionnaires m'accuser de tiédeur et d'éducationnisme ! J'estime que les réflexions personnelles que je suggère ont une portée plus efficacement révolutionnaire que les discours enflammés de nos tribuns.

Aucun parti ne déclanchera une révolution. Lorsque se produira, à son heure, cet événement catastrophique, la seule question qui puisse se poser est celle-ci : QUELLE SERA LA CAPACITÉ D'ACTION DES ACTEURS DE CETTE PÉRIODE ?

Le misérable ignorant est capable d'un geste de violence, mais son geste n'a pas de lendemain. L'homme conscient, éduqué, qui agit, non par excitation morale ou souffrance, mais en toute raison, sait conduire ses actes jusqu'à complète satisfaction.

Pour anéantir la néfaste politique et instaurer une rationnelle économie, il est indispensable de cultiver en soi la logique et la libre initiative et surtout de préparer les jeunes cerveaux en vue d'un avenir plus beau et plus harmonieux !

Albert SOUBERVIELLE.

Œuvre Internationale des Éditions Anarchistes

Vient de paraître :

AU CAFE, par Errico Malatesta

Prix de l'exemplaire : broché, 5 fr., port en sus : 0 fr. 50. — Relié : 6 francs.

Au Café, c'est toute la thèse communiste-anarchiste remarquablement exposée sous la forme alerte, vivante et simple qui est le propre de la conversation.

Due à la plume du militant éprouvé que connaissent et aiment les anarchistes de tous les pays, cette série de dialogues s'est enrichie de plusieurs entretiens que ne contenait pas la brochure parue il y a longtemps et qui est épuisée.

On trouvera dans ce volume la précision et la clarté qui, doublées d'une logique implacable et d'une expérience cinquantenaire, confèrent aux récits de Errico Malatesta une valeur inestimable et une force de propagande exceptionnelle.

En vente à L'Idée Anarchiste. Adresser les commandes à Haussard, Boîte postale n° 8, Bureau XX, Paris.

Max Nettlau nous prie de publier qu'il est absolument étranger à l'appel le concernant publié dans Le Libertaire et différents journaux et que les faits signalés sur sa collection et lui sont faux ou grossièrement travestis. Il ne sait que protester contre un tel abus de son nom.

N.D.L.R.— Cette note est publiée sur la demande expresse de notre camarade Nettlau.

Avec le présent numéro se terminent de nombreux abonnements. Nous demandons aux camarades de bien vouloir nous envoyer le montant de leur réabonnement au plus tôt (dix numéros : 3 francs ; vingt numéros, 6 francs, pour la France). Chèque postal n° 660-30 Paris.

*
**

Nous tenons à la disposition des camarades des listes de souscription en faveur de l'« Idée Anarchiste ». — Les réclamer à Haussard.

Le témoin

Le témoin, bien mis, bien portant, l'air satisfait, s'est avancé à la barre. Il a regardé sans commisération, presque avec haine, mais la haine joyeuse du triomphe, l'homme accablé, l'homme assis sur la sellette, dont, jusque-là, aucune faute n'avait entaché le passé. Et posément, d'une voix docte, après un court salut aux juges, il a ainsi, fièrement, déposé :

— Je ne connais pas cet individu. Mais, le croisant au passage, je remarquai sa mauvaise mine et ses allures me semblèrent suspectes. C'était devant une boulangerie. Il allait et venait sans cesse, comme hésitant... Alors, me défiant de quelque chose (la nature m'a doué d'une certaine subtilité), non loin de là, sous une porte, je m'embusquai.

« Toute la question était de savoir si ce famélique céderait ou ne céderait pas à la tentation.

« Il y céda, Messieurs : il attenda au bien d'autrui ! Deux petits pains, de la valeur d'un décime, disparurent dans sa poche ! Personne ne l'avait vu : un tel acte allait demeurer impuni. C'est alors que je m'élançai, criant : « Au voleur ! »

« L'individu s'enfuit. En bon citoyen, je me jetai à sa poursuite, ameutant le public par ma voix, stimulant le zèle des passants. Jusqu'à ce qu'un agent, venant en sens inverse, n'eût qu'à ouvrir les bras pour recevoir le misérable, qui n'avait pas eu le temps de réparer ses forces en consommant le fruit de son larcin.

« Voilà ! »

Et le témoin s'est rengorgé, infiniment glorieux de son rôle et de son importance, attendant des félicitations.

... Elles ne sont pas venues. La conscience de l'auditoire a pris parti contre tant de civisme — une rumeur, presque une huée, a reconduit, à sa place, le dénonciateur, tout déconcerté.

On a interrogé le coupable : un garçon de trente ans, sans antécédents judiciaires, éperdu de honte et de douleur. Il n'avait point d'avocat, il n'en avait pas demandé, pensant — tant d'autres ! — que le défenseur nommé d'office avait droit quand même à des honoraires, impossibles à fournir en pareille situation.

Il a plaidé lui-même sa cause, en deux mots.

— Qu'avez-vous à répondre ?

— J'avais faim !

Pour ce dire, l'homme avait, une dernière fois, relevé le front. Après, il s'est rassisi, replié en sa déchéance, les épaules courbées, la face enfouie dans ses mains qui tremblaient.

Ainsi, il s'est entendu condamner à deux mois de prison : un mois par petit pain, un mois par sou ; et comme châtement d'avoir eu trop faim le déshonneur de toute la vie !

Un murmure désapprobateur encore a salué l'arrêt, et le témoin, l'honnête homme, est sorti de l'audience comme un pestiféré, chacun le tenant à distance de crachat !

*

**

C'est justice. Si la condamnation apparaît abominable, démesurée en la circonstance, inique en son principe même, — tout homme, du fait de naître, ayant acquis le droit au pain — ici, l'esprit se détourne du tribunal (rouage qui fonctionne plus ou moins rigoureusement sous l'impulsion d'un système) pour s'attacher à l'initiative isolée, à l'action individuelle de ce vertueux citoyen.

Je sais bien que lui aussi « fonctionne » en raison du régime éducatif qui lui faussa le cerveau et lui atrophia le cœur. Mais, enfin, quoi qu'on ait inculqué à l'enfant, au jeune homme, la religion, pour les chrétiens, la philosophie, pour les athées, le sentiment, pour les simples, empêchent que ne soit abolie toute velléité de compassion.

L'être le plus sec a ses faiblesses ; en cela, il demeure « humain », ce qui, au vrai sens du mot, est le plus beau titre de la créature.

Mais cet homme-là ! D'où sort-il ? D'où vient-il ? Quel lait a-t-il sucé ? Quels principes a-t-il reçus, que de pouvoir commettre, avec gloire, une action aussi infame ?

Comment ! l'estomac garni, confortablement vêtu, il rencontre un pauvre hère qu'il sent n'avoir pas chaud, qu'il devine avoir faim —

et il s'offre en jouissance, comme une émotion de jeu, comme un plaisir de chasse, le spectacle du combat navrant où va, peut-être, succomber l'infortuné !

Vous, moi, n'importe qui, si nous n'avions osé de suite tendre l'aumône, nous aurions fait comprendre d'un regard, d'un geste, que l'aide se trouvait à portée ; qu'il suffisait, sans humiliation, de nous autoriser à l'offrir. Cela rien que pour soulager un semblable, et surtout, bien plus encore, pour éviter l'irréparable faute dont sombre un avenir.

Lui, l'estimable témoin, nenni ! Il a tout compris, tout deviné, moins par intuition que par intérêt. Le drame l'intéresse précisément par sa cruauté ; *espérant* le tragique dénouement, pas de danger qu'il intervienne !

Cependant, rien ne le force, non plus, à intervenir en sens contraire. Il n'est pas chargé du service de la voie publique ; il n'est payé ni par la Ville, ni par l'Etat. Neutre, sans scrupoles d'aucune sorte, il peut passer, comme une ombre, entre cette convoitise et la tentation — passer sans détourner la tête, sans revenir en arrière...

Ah ! bien oui ! Il a de la police dans le sang, de la police volontaire, c'est-à-dire impardonnable ! Son gagne-pain est ailleurs ; nul intérêt grave n'est en jeu ; aucun péril ne compense la délation ; il est libre de se taire — ou de dédommager le boulanger.

C'est déjà quelque chose, pour une nature basse, que d'avoir assisté pour soi seul, en dillettante, à la mort d'une probité...

Mais cet homme n'est pas des Esseintes, il lui faut des satisfactions moins raffinées, à son niveau.

Et il se met à l'affût.

Quand, enfin, le malheureux succombe, l'autre n'a pas une seconde d'hésitation, non plus que dans la poursuite. Il exulte d'avoir eu raison, si notoirement perspicace ; il exulte d'être en tête de la meute, ralliée à son appel ; il exulte de remettre le fuyard, ayant encore ses pains dans la poche, entre les mains de l'autorité.

Au poste, les agents, plus pitoyables, les lui ont peut-être laissé manger !

Mais qu'importe à l'homme bien nourri qui, ainsi, vient de s'illustrer ! Il a joué un rôle ; il en est très fier ; en son for intérieur, il s'estime un héros... tout au moins un personnage digne de la couronne de chêne. Et sa stupeur est immense à n'être point complimenté ; qu'il y ait, de par le monde, des imaginations assez aberrées pour ne point juger exemplaire une manifestation de zèle si parfaitement louable !

Triple gueux !

Je ne sais ni son nom, ni sa demeure, le ciel m'a épargné de voir son visage ; mais, cependant peu prodigue en anathèmes, je souhaite de ce même ciel, à son égard, l'immanente justice — qui toujours vient !

Qu'à son tour, il ait faim ! Qu'à son tour, il connaisse les errances nocturnes et les diurnes déambulations, dans le vent, sous la pluie, crotté comme un chien perdu ! Qu'il affronte, pleurant misère, les sarcasmes hautains et les cinglants refus ! Qu'il subisse, aux vitrines, l'assaut de toutes les fringales ; qu'il en sente la morsure et le déchirement ; qu'il cède à son supplice — et que la poigne de l'agent, aussi, s'abatte sur son collet déshonoré !

Je le verrais voler, je ne le désignerais pas... seulement, je le regarderais emmener avec un certain plaisir ! Ce ne serait plus, alors, pourtant, qu'un pauvre diable comme celui qu'il a perdu — mais il s'est mis hors la pitié d'avoir fait mettre l'autre hors la loi !

Ce ne sont point là crimes prévus par les textes : ils relèvent d'une juridiction plus haute. Quand le Code s'est tu, la Conscience parle... A son tribunal, du condamné et du témoin de l'autre jour, le plus flétri n'est pas le condamné...

(Echo de Paris, 23 octobre 1896.)

SEVERINE.

L'abstention est la forme de protestation la plus élevée et la plus efficace, tant qu'on n'a pas la force pour soi.

PROUDHON.

Une lettre de Kropotkine

On sait que le système des otages — ce procédé barbare qui a été remis en honneur durant la guerre — est largement pratiqué par le gouvernement bolcheviste en Russie. En novembre 1920, une déclaration officielle a été publiée, inaugurant cette mesure. Profondément indigné, P. Kropotkine a adressé à Lénine la lettre que nous reproduisons ci-dessous ; elle a été publiée en russe dans la revue *Na tchoujoz stononé* (A l'Etranger), qui paraît à Berlin :

Vladimir Ilitch

Les Izvestia et la Pravda publient une déclaration officielle annonçant que le pouvoir soviétique a décidé de prendre comme otages des socialistes-révolutionnaires du groupe Tchernov et du groupe Savinkov, des gardes-blancs du « Centre National » et du « Centre Tactique » et des officiers wrangéliens, et qu'en cas d'un attentat contre un quelconque des chefs des Soviets, ces otages seraient « implacablement exterminés ».

Est-il possible qu'il ne se soit trouvé parmi vous personne pour rappeler que ces mesures — qui sont un retour vers les pires époques du Moyen-Age et des guerres religieuses — sont indignes des hommes qui ont pris sur eux de fonder la société future sur des bases communistes, et qu'elles ne peuvent pas être acceptées par ceux à qui l'avenir du communisme est cher ?

Est-il possible qu'aucun de vous n'ait réfléchi à ce que c'est qu'un otage ?

C'est un homme mis en prison non pas en punition d'un crime, mais parce que l'on veut menacer de sa mort des adversaires. « Si vous tuez un des nôtres, nous tuerons tant des vôtres. » Mais n'est-ce pas la même chose que de mener tous les matins un homme au supplice et de le ramener ensuite en prison en disant : « Attendez, ce n'est pas pour aujourd'hui ! »

Vos camarades ne comprennent-ils que cela équivaut au rétablissement de la torture, pour les otages et pour leurs familles ?

L'espère qu'aucun de vos camarades ne me dira que pour les hommes au pouvoir non plus la vie n'est pas joyeuse : même parmi les rois, il en existe maintenant qui considèrent les attentats comme une « particularité de leur métier ». Quant aux révolutionnaires, ils prennent devant le tribunal la défense de celui qui a tenté à leur vie — comme l'a fait Louise Michel, ou se refusent à le poursuivre — comme l'ont fait Malatesta et Voltairine de Cleyre.

Les rois et les papes eux-mêmes ont renoncé à des moyens de défense aussi barbares que le système des otages. Et vous, qui prêchez une vie nouvelle et bâtissez une société nouvelle, comment pouvez-vous recourir à ce moyen de lutte contre les ennemis ? Ne serait-ce pas là signe que vous considérez votre expérience communiste comme échouée et que vous vous préoccupez de sauver non plus l'œuvre créatrice qui vous est chère, mais uniquement vous-mêmes ?

Etes-vous si absorbés par le présent que l'idée ne vous vient pas que vous, communistes, quelles que soient les fautes que vous ayez commises, vous travaillez pour l'avenir, et que par conséquent vous ne devez pas déshonorer votre œuvre par des actes tenant trop de la peur animale ; que ce sont précisément de tels actes accomplis dans le passé qui rendent si difficiles les tentatives communistes nouvelles ?

Je veux croire que, pour les meilleurs d'entre vous, l'avenir du communisme est plus cher que l'existence personnelle. La pensée seule de cet avenir doit vous faire répudier de telles mesures.

Pierre KROPOTKINE.

Quel a été l'effet de cette lettre ? Nul. La mentalité de Kropotkine et celle des dirigeants du parti bolcheviste sont trop différentes. Le gouvernement soviétique n'a jamais voulu comprendre qu'au-dessus du résultat atteint aujourd'hui il y a l'avenir et qu'une noble cause exige des moyens propres.

Sur les Problèmes du Futur

Il semble qu'il y a une contradiction entre notre idée du facteur de la volonté dans la révolution et la résistance à l'élaboration de plans de réalisations futures. Si le pouvoir de la volonté s'exerce c'est la preuve de ce qu'on se heurte à un obstacle, et de ce qu'on désire quelque chose, parce que la tension de la volonté dans le vide est inconcevable. Là où s'exprime la volonté de l'homme il existe un désir, un ardent désir, une aspiration ! Nous, anarchistes, ne croyons pas à la fatalité, ni aux âmes célestes, aussi travaillons-nous infatigablement, avec ténacité à la création d'un nouveau monde social. Dans le domaine de leur activité à la poursuite de leurs buts, aucun parti dit révolutionnaire ne compte autant de sacrifices que nous ; dans les temps modernes aucun mouvement social ne peut se comparer à l'anarchisme par son abnégation, par sa fermeté, par sa vigueur indomptable et par sa force de volonté. Mais les aspirations des anarchistes sont de telle nature qu'elles ne peuvent se concrétiser dans le cadre restreint d'un programme politique.

Nous sommes si accoutumés à juger les partis modernes en accord avec ce qu'ils exposent dans leurs programmes qu'il ne nous est pas facile de nous habituer à l'idée de ce que l'anarchisme n'a pas et ne peut pas avoir un programme propre.

Qu'est-ce que veulent les anarchistes ? Les anarchistes veulent que la vie sociale entre dans une phase de développement nature, sans coactions, sans freins artificiels, sans limites à son expansion ; c'est dire qu'ils veulent une nouvelle société dans laquelle la vie jouira d'une pleine liberté pour son développement progressif. Pourrait-on fixer dans un programme ce que veulent les anarchistes ? En faisant un effort il ne nous serait pas impossible de formuler quelques réclamations générales, mais jamais nous ne pourrions épuiser nos aspirations ni leur donner une limite. Quand on traite un programme on trace une limite ; dans le problème de la vérité, de la beauté, de la liberté il n'y a ni limite, ni canon, et cette infinité de nos aspirations est très loin de châtrer la volonté. Est-ce que le véritable artiste se guide sur les statuts d'une académie dans sa création de la beauté ? Son investigation du Beau cesse-t-elle dès l'instant où il remarque qu'il ne s'est pas tracé un chemin ni défini d'avance les caractères de la beauté qu'il recherche ? Une œuvre de création comme celle qu'élabore le mouvement social anarchiste n'est pas le résultat d'une idée philosophique ou politique que les adeptes étudient dans un catéchisme, mais un fruit de l'évolution même de la vie. Le mouvement social chrétien qui souleva la terre manquait de programme concret, et cependant ses martyrs se comptent par milliers, par centaines de mille ; lorsqu'il eut établi un programme, l'église apparut et le mouvement social primitif si vigoureux, succomba par manque de sève vitale. On dira que le mouvement chrétien était un mouvement religieux et que le mouvement anarchiste est un mouvement révolutionnaire, mais à cela nous répondrons que les éléments fondamentaux qui mûrent les masses il y a vingt siècles vers la conquête d'un monde meilleur, furent les mêmes que ceux qui meuvent aujourd'hui le prolétariat dans sa lutte pour l'abolition de l'Etat et du capitalisme.

Ce n'est pas parce que le programme manque que doit manquer la volonté et l'objet des plus vastes activités et des plus pénibles sacrifices vers un but défini. Si la liberté n'est pas quelque chose de concret, quelque chose qui puisse s'enfermer dans la prison d'un programme, comment est-il possible que ceux qui la recherchent veulent dénaturer leur sublime aspiration en la réduisant, en concrétisant l'infini ? La clause unique de notre « programme » est la *conquête de la liberté*. Si elle n'est pas assez concrète pour les mentalités de partis ou de sectes, pour nous elle contient tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans la vie. La conquête de la liberté est un programme sans chapitre, sans paragraphes ni sous paragraphes, ni notes : c'est la bannière la plus ample qui ait jamais étincelé dans l'Histoire. Et une preuve de ce qu'elle n'est

pas vague, de ce qu'elle n'est pas un songe, de ce qu'elle contient des aspirations pratiques et concrètes, c'est qu'elle a la vertu de susciter et de tendre la volonté de millions d'êtres. Si nous arborions une bannière qui porterait pour devise de monter à la lune, on nous enfermerait dans un asile d'aliénés, mais si nous inscrivons sur notre étendard la conquête de la liberté, des millions d'hommes répondent à l'appel et se présentent dans l'arène du combat. Et c'est qu'on ne désire que ce qui est possible ; la volonté ne se tend que sur le terrain des possibilités. Notre mouvement croît de jour en jour. Il existe encore quelques vieux camarades de l'époque où les adeptes de l'anarchie dans un pays se comptaient avec les doigts de la main, ou pouvaient tenir sur le banc d'une place, comme dirait Eça de Queiroz. Un demi-siècle plus tard, il n'est déjà plus possible de tenir un registre de tous ceux qui, dans chaque pays, défendent la bannière de la conquête de la liberté. Il y eut certainement des progrès, pas autant qu'on l'aurait désiré, mais il y en eut et de bien évidents. Cependant le programme de l'anarchisme dans le passé n'a pas été concrétisé en une série de demandes de placards électraux.

On peut tracer un programme là où celui qui veut, celui qui désire, est un individu, par exemple le chef d'un parti, le démagogue, le gouvernant, mais là où on traite de ce que veulent les peuples, de ce que veut un grand mouvement social qui ne reconnaît pas le principe d'autorité, un programme seulement serait une fourberie ou bien une déviation. Les grandes masses n'écrivent pas de livres, ne raisonnent pas leurs programmes collectifs, cependant ils leur arrive de se mettre d'accord pour marquer la vie, par leurs gestes unanimes et souverains, d'une manifestation de la fermeté de leur volonté et de l'objectivité de leurs buts. Anarchistes, nous pourrions très bien définir une ligne particulière de conduite, appeler les camarades d'une localité et nous concerter pour une œuvre de propagande et d'agitation déterminées. Mais la révolution sociale n'est pas l'œuvre des anarchistes mais bien l'œuvre des masses elles-mêmes ; ce sont elles qui doivent créer les conditions de leur vie et non nous. Si nous voulions faire de la ligne de conduite que nous adoptons pour notre action particulière un programme ou une ligne directrice de la Révolution, nous nous convertirions alors en un parti politique, nous limiterions l'initiative et l'expansion naturelle de l'action collective, c'est-à-dire, nous prétendrions que les masses fassent la révolution selon nos postulats et ceci serait dénaturer et confisquer les fruits de la révolution. Une révolution libertaire ne serait pas celle que feraient les anarchistes, mais bien celle que feraient les masses en général, nous avec elles, sans aucun principe d'autorité. Le programme anarchiste nous conduirait à la prétention de le faire suivre par ceux qui ne l'acceptent pas, c'est-à-dire par la violence autoritaire. Toute notre aspiration résidant en ceci : ne pas construire de nos propres mains la société de l'avenir pour tous, mais profiter de toutes les occasions favorables pour brûler le navire de detour des masses au vieil ordre social, afin qu'elles se trouvent dans la nécessité de construire la vie sur de nouvelles conditions et d'accord à leurs désirs ; anarchistes, nous ne devons pas être les auteurs du nouvel ordre social, mais les provocateurs. Nous ne dirons jamais aux masses : « *Le salut est en nous, il est dans notre programme* », mais : « *Le salut est en vous, il se trouve dans vos propres mains, dans votre propre cerveau* ».

Si notre programme théorique (pour ceux qui veulent le programme) était la conquête de la liberté, notre programme d'action pratique consisterait à provoquer l'action spontanée et indépendante des masses, leurs activités destructrices et constructrices. Ceci équivaut à dire qu'anarchistes ou « anarchisants » — comme nous appellerait E. Armand — nous ne formons pas un parti comme le voudraient quelques camarades attachés aux programmes pratiques, parce que nous ne voulons soumettre personne à notre volonté, parce que nous ne sommes pas, comme

individu, un monde absolument indépendant, mais un fragment, peut-être le plus actif d'un vaste mouvement social.

Il y a vingt ou trente ans ou plus qu'apparaissent dans notre mouvement de jolis cadres de la société future, mais ils n'étaient considérés que comme des stimulants moraux qui mettaient plus en relief les défauts de la société actuelle. Depuis la révolution russe on a mis à la mode le refrain des programmes anarchistes, les interrogations fatigantes sur ce que nous ferons au lendemain de la révolution.

Beaucoup de nos camarades ont « beaucoup appris de la révolution russe », certains nous disent que la réalité les a fait modifier beaucoup de leurs vieilles conceptions, et aujourd'hui nous les voyons très préoccupés par le mode d'organiser la question du logement, par exemple. Ils établissent une série de comités, un appareil administratif très complexe, mais qui, selon eux, résoudront d'une manière absolue ce problème difficile. D'autres se sentent le devoir de préparer les forces révolutionnaires pour la période de transition et veulent que les syndicats assument la mission assumée par le parti communiste russe, etc., etc. La Révolution russe a appris « beaucoup » à quelques-uns de nos camarades qui, au nom de la supériorité qu'ils ont sur nous, pour avoir vécu la grande tragédie du prolétariat russe, veulent que nous modifions notre vieil « anarchisme pétrifié ». Mais nous ne pouvons pas nous convaincre, il y a quelque chose qui nous fait présumer que « ces camarades ont appris plus des bolcheviks comme on prend le pouvoir que des masses du peuple comment on le détruit ». Une preuve de ceci est que presque tous les constructeurs de programmes anarchistes pour la période de transition ont ignoré le mouvement Machnoviste, qui a été pour un moment, malgré ses erreurs, l'unique vérité, l'unique promesse de la Révolution russe.

On veut que ce qu'on considérait autrefois comme de simples utopies instructives, soit aujourd'hui programme réel. Et nous constatons chez certains anarchistes la crainte de se mouvoir sans savoir comment devront s'appeler les places de la Cité future.

Cependant, tenons compte d'une chose : la révolution sociale ne se fera pas d'après ce que disent les livres et les programmes, mais par ce que dicte l'expérience collective, par les impérieuses circonstances, qui ne peuvent être prévues. Les livres des peuples sont les faits de la vie quotidienne, de leurs expériences, de leurs déroutes et de leurs victoires dans la lutte pour un monde meilleur.

Individuellement il existe des gens qui ne peuvent se résoudre à faire un pas sans tenir compte de ce qu'ont dit leurs penseurs favoris, depuis Platon jusqu'à Kant. Ils s'épouvantent quand les autres ne se préoccupent pas de ces justifications, œuvrent, avancent, prennent des résolutions et ouvrent un sillon dans la vie. Au reste, dans la balance finale, les erreurs de ceux qui ont voulu s'appuyer sur les sentences de leurs penseurs favoris ne sont pas moins nombreuses que celles de ceux qui ignorent jusqu'au nom de ces penseurs et ne se guident que sur leurs impulsions personnelles, quelquefois avec succès, d'autres fois avec échec.

Les irrésolus ne résoudront pas les problèmes du lendemain de la Révolution ni ceux d'aujourd'hui, malgré tous les programmes et toutes les préparations. Si nos forces étaient enrégimentées, si nous poursuivions la prise du pouvoir politique, alors, oui, nous pourrions tracer un programme, mais alors la Révolution ne serait pas sociale mais individuelle et politique. Non seulement nous élaborerions un programme de revendications qui, en dernier ressort, se réduirait à ôter les gouvernants et privilégiés actuels, pour nous mettre à leurs places, mais nous signalerions le jour et l'heure de la Révolution. Nous nommerions d'avance les ministres et les hauts fonctionnaires directeurs de la révolution, etc. Mais la révolution sociale est très différente, ce n'est pas une question d'individus, mais l'action collective indépendante de toute voix de commandement, de toute imposition d'en haut et de toute canalisation par conséquent.

D. A. DE SANTILLAN.

EXTRAIT

Pavel se leva, et soudain le silence se fit. La mère se pencha en avant de tout son corps. Pavel dit avec calme :

— Etant l'homme d'un parti, je ne reconnais que le tribunal de mon parti; je ne parle pas pour me défendre, mais pour satisfaire le désir de ceux de mes camarades qui n'ont pas voulu non plus de défenseur... Je veux essayer de vous expliquer ce que vous n'avez pas compris... Le procureur a qualifié notre sortie sous l'étendard de la démocratie socialiste de révolte contre les autorités suprêmes et a constamment parlé de nous comme de révoltés contre le tsar. Je dois déclarer que pour nous le tsar n'est pas toute la chaîne qui lie le corps du pays; ce n'est que le premier anneau dont nous devons libérer le peuple...

Le silence était devenu plus profond encore au son de cette voix ferme; la salle semblait s'élargir et Pavel reculer loin de l'auditoire; il était devenu plus lumineux, plus en relief. La mère fut envahie par une sensation de froid.

Les juges s'agitèrent lourdement et avec inquiétude. Le maréchal de la noblesse chuchota quelques mots au juge nonchalant; celui-ci branla la tête et s'adressa au petit vieillard, auquel le juge à l'air souffrant parlait à l'oreille, de l'autre côté. Le président, vacillant de droite à gauche dans son fauteuil, dit quelque chose à Pavel, mais sa voix se fondit dans le cours large et égal de l'exposé du jeune homme.

— Nous sommes des socialistes. Cela signifie que nous sommes les ennemis de la propriété particulière, qui désunit les hommes, les arme les uns contre les autres et crée une rivalité d'intérêts inconciliables, qui ment en essayant de dissimuler ou de justifier cette hostilité, et pervertit tous les hommes par le mensonge, l'hypocrisie et la haine... Nous estimons que la société qui considère l'homme uniquement comme un moyen de s'enrichir, est antihumaine, qu'elle nous est hostile; nous ne pouvons accepter sa morale à double face, son cynisme éhonté et la cruauté avec laquelle elle traite les individualités qui lui sont opposées, nous voulons lutter et nous lutterons contre toutes les formes d'asservissement physique et moral de l'homme employées par cette société contre toutes les méthodes qui fractionnent l'homme au profit de la cupidité... Nous, les ouvriers, nous sommes ceux dont le travail crée tout, depuis les machines gigantesques jusqu'aux jouets des enfants. Et nous sommes privés du droit de lutter pour notre dignité humaine; chacun s'arroge le droit de nous transformer en instruments pour atteindre son but: nous voulons avoir assez de liberté pour qu'il nous soit possible, avec le temps, de conquérir le pouvoir. Le pouvoir au peuple!...

Pavel sourit et se passa lentement la main dans les cheveux; le feu de ses yeux bleus brûla avec plus d'éclat.

— Je vous en prie... parlez de l'affaire; dit le président d'une voix nette et forte.

Il se tournait vers Pavel de toute sa poitrine et le regardait; il sembla à la mère que son œil gauche et terne avait une lueur avide et mauvaise. Tous les juges avaient le regard fixé sur le jeune homme; leurs yeux semblaient se coller à lui, s'attacher à son corps pour en sucer le sang et ranimer leurs membres usés. Pavel, ferme et résolu, tendit le bras vers eux et continua d'une voix distincte :

— Nous sommes des révolutionnaires et nous le serons tant que les uns ne feront qu'opprimer les autres. Nous lutterons contre la société dont on vous a ordonné de défendre les intérêts; la réconciliation ne sera possible entre nous que lorsque nous vaincrons. Car c'est nous qui vaincrons, nous, les opprimés! Vos mandataires ne sont pas du tout aussi forts qu'ils le croient. Ces richesses qu'ils ont amassées et qu'ils protègent en sacrifiant des millions d'êtres malheureux, cette force qui leur donne du pouvoir sur nous, font naître parmi eux des flottements hostiles et les ruinent physiquement et moralement. La défense de votre pouvoir exige une tension d'esprit constante; et en réalité, vous, nos maîtres, vous êtes tous plus esclaves que nous, ce sont vos esprits qui sont asservis, tandis que nous, nous ne som-

mes asservis que physiquement. Vous ne pouvez pas vous affranchir du joug des préjugés et des habitudes, qui vous tue moralement; nous, rien ne nous empêche d'être intérieurement libres. Et notre conscience grandit, elle se développe sans s'arrêter; elle s'enflamme toujours plus et entraîne après elle les meilleurs éléments, moralement sains, même ceux de votre milieu... Voyez plutôt, vous n'avez déjà plus personne qui puisse lutter au nom de votre puissance avec des pensées; vous avez déjà épuisé tous les arguments capables de vous protéger contre l'assaut de la justice historique; vous ne pouvez plus rien créer de neuf dans le domaine intellectuel; vous êtes stériles en esprit. Nos idées, à nous, se développent avec une force croissante; elles pénètrent dans les masses populaires et les organisent en vue de la lutte pour la liberté, lutte acharnée, lutte implacable. Il vous sera impossible d'arrêter ce mouvement, sinon en vous servant de la cruauté et du cynisme. Mais le cynisme est évident et la cruauté irrite le peuple. Les mains que vous employez aujourd'hui pour nous étrangler, serreront demain nos mains en une étreinte fraternelle. Votre énergie, c'est l'énergie mécanique produite par l'augmentation de l'or; elle vous unit en groupes destinés à s'engloutir mutuellement. Notre énergie à nous, c'est la force vivante et sans cesse croissante du sentiment de solidarité qui unit tous les opprimés. Tout ce que vous faites est criminel, car vous ne pensez qu'à asservir l'homme; notre travail à nous affranchit le monde des monstres et des fantômes, créés par votre mensonge, votre cupidité, votre haine. Bientôt la masse de nos ouvriers et de nos paysans sera libre et créera un monde libre, harmonieux et immense. Et cela sera!

Pavel se tut un instant, puis il répéta avec plus de force encore :

— Cela sera!

Maxime GORKI.

(La Mère).

Choses d'actualité

Un Parti à tendance démocratique, nettement accentuée, vient d'accéder au Pouvoir. Le Peuple en attend des réformes notables; ces hommes, nouveaux pour la plupart, les feront-ils? L'avenir nous le dira. Pour ma part, je me garde d'anticiper.

Qui a suivi, depuis leur parution, le *Progrès Civique* et le *Quotidien* peut dire que la synthèse de la conception économique de ces journaux a été faite et publiée, dans ses grandes lignes du moins, dans un livre de M. Maxime Leroy, ayant comme titre: *Vers une République heureuse*.

Ainsi, le livre de M. Leroy peut-il être considéré par les démocrates et les réformistes — ne pas confondre avec les réformateurs — comme la suprême pensée de la philosophie moderne. Dans cette course au bonheur, il prouve surtout l'incapacité, l'incohérence de l'Etat, son inaptitude, sa bêtise et son inutilité. Seulement, il demeure étatiste, s'accommodant des institutions présentes à condition d'y faire pénétrer un peu de justice; et s'il lui arrive — et cela assez souvent dans son livre — de dire: *notre droit n'a pas à nous être octroyé par la puissance publique; faisons-le*, page 319, il demeure partisan de l'entente, dans le domaine du capitalisme, entre employeurs et employés. Ce n'est pas que nous serions adversaires d'une entente universelle; au contraire, là est notre idéal; mais nous estimons qu'un contrat doit comporter une certaine égalité entre contractants sous peine de déchéance. Or, dans l'hypothèse présente, le préjugé capitaliste dénie aux salariés cette égalité. Ils n'acceptent l'entente avec les travailleurs qu'à la condition d'une soumission totale de leur part; le conflit reste donc à l'état latent.

Aussi des gens dont le rôle productif n'est pas essentiel veulent décrocher une république heureuse. C'est leur droit; et nous pourrions nous réjouir de leurs efforts si ces théoriciens d'une fraternité hypothétique s'attaquaient au seul adversaire véritable de ce temps: *le Régime propriétaire*.

Certes, les efforts qui visent à neutraliser les conflits qui éclatent dans la vie sociale sont louables, et nous nous réjouissons quand tout effort en ce sens porte ses fruits, mais il y a danger à vouloir modifier sans détruire, et si M. Leroy s'accommode des formes présentes, à notre sens, il ne suffit pas seulement de les améliorer; car la démocratie se place aujourd'hui en travers de l'évolution morale et matérielle de la société. Jusqu'à la guerre, la démocratie capitaliste fut, on ne peut le nier, un facteur de progrès, en permettant les rapprochements entre les hommes; la complexité de sa structure fit naître le sentiment de la solidarité; seulement, elle eut un effet impardonnable: *la guerre*. Débarrassée de son idéologie, elle apparaît maintenant comme le plus grand fléau qu'il n'y ait jamais eu. Sa responsabilité dans le malheur universel est écrasante; nous devons nous en guérir si nous ne voulons pas qu'elle nous dévore.

L'équipe qui va gouverner vient d'être nommée. L'avènement, à la gestion des finances de ce pays, du « camarade » Clémentel, administrateur à la Banque de Paris et des Pays-Bas, est un symbole. On ne pouvait trouver compétence plus affirmée. La *Journée Industrielle* du 15-16 juin elle-même reconnaît que :

« Le choix qui est fait de lui comme grand argentier prend toute sa signification du rôle que, depuis 1920, M. Clémentel a joué en qualité de président de la Chambre de Commerce Internationale. Il n'est pas superflu de rappeler que, groupant les plus grands Etats, elle constitue une manière de Parlement, où, sous l'égide des compétences les plus réputées, sont évoquées les questions dont le règlement est indispensable pour la paix du monde; changes, crédits internationaux, équilibre budgétaire, dettes interalliées, réparations, etc. »

N'est-il pas aussi administrateur à la banque de Paris et des Pays-Bas? Dans ce régime qui se réclame du peuple et qui prétend améliorer son sort, le représentant avéré de la Mafia capitaliste qui n'a pas de patrie est donc à sa place!!! Quelle ironie cruelle.

L'on pourra nous accuser d'être des détracteurs par principe. Qu'importe! nous devons nous méfier; car il est à craindre qu'au lieu de travailler à rendre l'oppression économique moins brutale, ces hommes qui accèdent au pouvoir ne fassent plutôt le jeu des grands trusts qu'ils représentent. Tous les ennemis politiques du peuple — ceux qui prirent de l'envergure sont nés de là — l'avocat-socialiste du Comité des Forges est « baron » et fut président de la république; Poincaré, avocat de Saint-Gobain, le plus ancien et des plus puissants des trusts, fut aussi un des chefs de ce pays; n'es-tu donc pas las, Peuple exploité, de recommencer sans cesse des expériences qui se retournent contre toi.

Ils ont promis d'évacuer la Ruhr, de travailler à la paix, l'amnistie, les huit heures... et que sais-je encore. Si vous ne voulez pas, travailleurs, que ces promesses s'envolent, faites pression sur vos élus.

Que le peuple qui a voté oblige ses représentants à tenir ses promesses; et puisqu'il accorde plus de crédit à la politique qu'à l'économique, qu'il s'habitue dès maintenant à l'exercice d'un contrôle rigoureux sur ses représentants pour qu'ils ne puissent faire au moins leurs affaires au détriment de l'ensemble des travailleurs. Seulement, lorsqu'il y aura contrôle effectif de leur part, le droit du Maître, du Capitaliste perdra de ses prérogatives.

NADAUD.

BILAN du N° 8-9

RECETTES	
Abonnements	70 »
Souscriptions	399 20
Vente au numéro et règlements.....	246 95
Total	716 15
DEPENSES	
Impression et expédition du N° 8-9....	799 50
Achat de timbres.....	12 25
Frais généraux divers.....	28 70
Total	840 45
Déficit du N° 8-9.....	124 30
Déficit antérieur	1.179 50
Reste déficit	1.303 80

Paradoxes révolutionnaires ! ou éclairons-nous

L'ouvrage posthume de Marcel Sembat pose d'une façon assez nette la question de reconstruction au lendemain de la Révolution. Reconstruire c'est continuer à produire. Résoudre cette question c'est tout le nœud du problème de transformation sociale, c'est la tâche à laquelle les anarchistes vont s'atteler, travaux qui modifieront certainement leurs concepts et se traduiront par la mise au point des possibilités anarchistes dans le présent et l'avenir.

Sembat écrit : « *La production moderne doit augmenter sans cesse. Le travailleur ne deviendra pas maître de la production pour qu'elle diminue, mais pour qu'elle augmente : sans quoi toute domination ouvrière serait courte !* »

« *La conséquence de l'avènement du socialisme sera de centupler la production.* »

« *Nous ne produirons plus dans la limite du profit mais dans la limite du besoin.* »

Ça, c'est le problème à résoudre par les socialistes (1). Disons de suite qu'au point de vue autoritaire il est posé avec clarté au point de vue révolutionnaire avec ignorance.

Essayons de pénétrer la question sous toutes ses faces, lorsque nous en posséderons le mécanisme nous pourrions réaliser une économie anarchiste.

1° Socialistes et anarchistes visent à accroître la production à tel point qu'elle puisse satisfaire à « tous les besoins ».

Dans la production révolutionnaire nous trouverions trois facteurs : la nature, le machinisme et le travailleur.

Il nous faudra donc étudier : la production agricole, ses limites, la production industrielle, ses possibilités, ses rapports avec nos moyens, nos buts, enfin l'effort humain, ses limites dans une société sans contrainte.

Remarquons déjà combien les théories anarchistes relatives à l'effort humain sont fausses, combien les moyens préconisés par les socialistes les éloignent des buts qu'ils se sont imposés : la destruction de l'Etat et de ses contraintes.

Satisfaire tous les besoins c'est vouloir atteindre une production formidable par une adaptation rigoureuse du mécanisme aux efforts du travailleur, c'est attendre du travailleur une grande persévérance dans son labeur, un enthousiasme durable dans ses tâches, une productivité inlassable.

Si la paresse humaine n'existait pas, si le plus grand effort de l'homme ne consistait pas justement à accroître ses loisirs au détriment de sa production personnelle — nous le prouverons plus tard — ces buts seraient faciles à atteindre : il n'en est pas ainsi !

Aussi les socialistes, tout en flattant les travailleurs, ont compris *intérieurement* qu'il ne fallait compter ni sur la conscience, ni sur l'enthousiasme pour satisfaire tous les besoins, mais sur la contrainte. Domination d'une classe ne signifie en réalité que contrainte exercée par une élite (1) contre les dépossédés pour se maintenir au pouvoir « sur tous » pour atteindre l'abondance qui doit satisfaire à tous les besoins. Et, disons-le, pour atteindre cette satisfaction de tous les appétits, il n'y a pas d'autre moyen. Mais, au lieu d'affaiblir, l'Etat ou l'autorité, on réalise la dictature sans l'avoir expressément désirée.

D'où : colère des anarchistes qui masque l'insuffisance de leurs théories. Ne vous fâchez pas, camarades : vous avez reconnu vos fautes, il faut courageusement en chercher les causes.

Comment, vous voulez satisfaire à tous les besoins, et vous savez qu'ils sont nombreux ? Quels sont donc vos moyens ?

1° L'enthousiasme des hommes devenus libres ;

2° Une terre dont la productivité, accrue par le travail mécanique, ne connaît aucune limite ;

3° Un machinisme d'une perfection telle que l'effort de l'homme est presque réduit à zéro ;

4° La conscience tenant lieu de loi ou de règlement et dictant à l'homme ses droits et ses devoirs ;

5° Le travail en commun facilitant les tâches et accroissant la production.

(1) J'entends par là socialistes et communistes.

Et c'est sur ces entités que, jusqu'à ce jour, vous avez propagé l'anti-autoritarisme ! Misère du bon sens !

Négligeant ce facteur psychologique qu'est la paresse humaine, vous avez supputé que l'homme devenu libre deviendrait plus courageux, montrerait au travail un enthousiasme créateur, qu'il deviendrait un facteur d'abondance ! Etiez-vous sincères, vous qui tant de fois avez expérimenté nos faiblesses ? Alors, pourquoi avez-vous laissé entrevoir des tâches si faciles, si légères, si courtes à des hommes dont la conscience était prête à surmonter tous les obstacles ? Quelle contradiction !

La terre ? Je lui souhaite l'abondance de vos romans.

Et puis, êtes-vous sûrs que les exploitations agricoles et industrielles collectives assureront une plus grande production, une plus grande liberté ?

Croyez-vous réellement que la conscience vaincra la paresse dans ces tâches où la responsabilité personnelle n'existera plus « en fait » ?

Croyez-vous que l'individu pour vivre sans maître puisse œuvrer autrement que sous sa responsabilité personnelle ? Que cette responsabilité, pour être entière, doit placer l'homme dans cette alternative impérieuse d'être obligé de consommer selon sa production et de produire selon ses besoins et les charges de la communauté ? Croyez-vous que les sociétés puissent assurer aux hommes la satisfaction de tous leurs besoins, de leurs appétits irraisonnés ? Croyez-vous que la conscience puisse suffire à modérer les appétits dans « la prise au tas » ? L'histoire anarchiste vous répond : Non ! Alors ? Eh bien, quand nous aurons étudié ces questions, il ne nous restera plus qu'à opter entre :

1° L'abondance obtenue pour la satisfaction de tous les besoins par la contrainte, c'est-à-dire par la production intensive, le travail hiérarchique et coercitif : en un mot par l'autoritarisme ;

2° Ou l'abondance obtenue par la soumission des appétits individuels ou la réaction de la paresse sur l'effet productif individuel.

Dans ce cas, la formule devient de : « *Chacun selon ses besoins par une production libre* ».

Dans une société sans contrainte, c'est-à-dire anarchiste, la production agricole permet seule d'assurer l'autonomie individuelle. Chacun responsable de son travail personnel s'assure l'abondance que lui facilitent les grands travaux communs et son ardeur individuelle.

L'industrie se trouverait réduite au strict nécessaire par l'obligation qu'elle fait de la concentration du travail, de sa standardisation, chacun fuyant les tâches pénibles, la civilisation deviendrait « essentiellement agricole » et sans prétendre vouloir orienter notre marche, l'étude à laquelle nous livrerons prouvera infailliblement que la cité libertaire, une société sans contrainte sera naturelle ou ne sera pas. Les sentiments sont impuissants en face des faits inéluctables qui s'imposent à nous.

Camarades, ce n'est pas en étudiant le problème que vous le résoudrez. Il est complexe, il soulève des études auxquelles je vous convie. Je n'ai fait que vous présenter ces études dans leur complexité.

Pour mener cette tâche à bien il faut que l'Idée Anarchiste persévère dans la voie qu'elle s'est assignée : reviser !

Car le dire et n'en rien faire ce serait disqualifier l'anarchie. Il ne suffit pas d'avoir commis des erreurs, de les reconnaître, il faut réparer et construire.

LE PAYSAN.

L'Idée Anarchiste est en vente, à Paris : Kiosque face la Bourse du Travail ; — Librairie des Vulgarisations sociales, 39, rue de Bretagne ; — Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc ; — Librairie Internationale, 14, rue Petit, et dans tous les principaux kiosques et librairies.

Petite correspondance

Le camarade B. Damme, Lambertusstraat, 171e, à Rotterdam (Hollande), demande nouvelles du camarade Thioulouse, inculpé autrefois dans l'affaire de Montjuich.

L'antimilitarisme révolutionnaire et l'internationale antimilitariste

Tant que le mouvement socialiste moderne ne fut pas parlementaire, il eut un caractère antimilitariste et révolutionnaire. La première internationale, l'Association Internationale des Travailleurs fut la première grande tentative ayant pour but la réunion des travailleurs de tous les pays sous la bannière de la lutte de classe, et la libération de l'esclavage du travail. Son idée motrice était que la libération des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et son arme, la solidarité économique. Elle aspirait à l'émancipation du travail, et par cette émancipation, elle entendait l'égalité économique sans laquelle la liberté politique n'est qu'une trompeuse apparence. Elle déclarait aussi que cette libération ne peut être ni locale, ni nationale, mais internationale, et c'est pourquoi elle appelait les travailleurs à la bataille et à la solidarité internationale. A partir de ce moment, les travailleurs ne devraient plus avoir d'autre patrie que la grande Fédération des Travailleurs du monde entier.

Cet état d'esprit révolutionnaire, cet appel à la force et à la solidarité économique des travailleurs et à l'action directe se montra alors au troisième Congrès de l'Internationale, qui se tint à Bruxelles en 1868, et où fut débattue la question de la guerre. On déposa une résolution dans laquelle il était dit qu'il n'y a qu'une classe qui ait la force et la réelle volonté de mener le combat contre la guerre : la classe ouvrière, et que le seul moyen efficace de s'opposer à la guerre est la cessation du travail, c'est-à-dire la grève générale.

Malheureusement, ce chemin ne fut pas suivi bien longtemps. Lors du Congrès de Bruxelles en 1891 et de Zurich en 1893 Domela Nieuwenhuis déposa une résolution en faveur de la proclamation de la grève générale en cas de guerre, on le traita d'utopiste et d'exalté et on déclara que cette résolution n'était que de la phraséologie.

En vain Domela Nieuwenhuis fit-il remarquer que sa résolution était en accord avec la conception originelle de l'Internationale et que le vague utopisme dont on lui faisait grief, tandis qu'il en appelait à la classe ouvrière, trouvait plutôt son expression dans la résolution allemande qui rendait la bourgeoisie irresponsable de la guerre. Si l'on y avait changé les mots de social-démocratie et de social-démocrate par Christ et Christianisme, de l'Armée du Salut ou du Pape, on eût pu être très vite d'accord à ce sujet. « La grève générale est une stupidité générale », disait-on couramment dans la social-démocratie de l'époque. L'unique moyen de parvenir au but était de travailler à ce que les gens arrivassent dans les casernes déjà comme socialistes. On ne semblait pas comprendre que le socialisme et la caserne fussent deux choses particulièrement inconciliables ; de même qu'aujourd'hui encore il y a des gens qui s'enthousiasment pour un « militarisme prolétarien ». Scensa, le représentant de l'Australie, fit voir un autre état d'esprit.

Avec la France et la Norvège, ce fut le seul pays qui vota pour la résolution hollandaise. « Je ne peux comprendre, disait-il, que des frères puissent se laisser commander à se déchirer réciproquement. Si l'on me commandait de tels meurtres, je serais le premier à abattre celui qui me les ordonnerait. En conséquence, je vote pour la résolution hollandaise. »

Bien que cette conception ne représentât pas le point de vue tolstoïen de la non-résistance absolue à la force, (Domela Nieuwenhuis n'a d'ailleurs jamais représenté un tel point de vue.) Elle était pourtant plus révolutionnaire et réellement plus antimilitariste que la conception opportuniste de la social-démocratie allemande.

La social-démocratie s'était finalement si complètement adaptée au système entier de l'Etat capitaliste qu'elle formait véritablement partie intégrante de cet Etat, et sa tactique entière se réduisant exclusivement à agrandir cette influence, c'était une impossibilité absolue qu'elle puisse prendre position un beau jour contre cet

Etat. Ce fut la conception de l'Etat de Marx qui la fit quitter le chemin suivi par lui et de plus en plus la relia étroitement et exclusivement à la politique parlementaire et à la lutte de classe « parlementaire », inconciliable avec une tactique antimilitariste conséquente.

L'apothéose de la conquête du pouvoir politique eut lieu le 1^{er} août 1914, qui prouva que dans la lutte que l'Internationale anti-autoritaire avait conduit sous le drapeau de Bakounine contre Marx, c'est Bakounine qui avait raison. L'Internationale anti-autoritaire pouvait continuer la tradition originelle de la première internationale, parce qu'elle se détournait toujours par principe de la politique parlementaire, parce qu'elle ne veut conquérir aucun Etat centraliste pour introduire le socialisme dictatorial mais elle considérait que le premier devoir du prolétariat était de détruire cet Etat (si elle reconnaissait aussi un centralisme économique) et n'attendait pas d'autre salut que de l'organisation économique des travailleurs eux-mêmes. En face du rationalisme prépondérant et du machinisme, en face de la conception machiniste de l'auto-développement des relations économiques, l'anarchisme et le syndicalisme originels ont toujours soutenu l'élément psychique, la volonté créatrice. La tradition antimilitariste révolutionnaire originelle connue seulement par les anarchistes et les syndicalistes, pour qui l'antimilitarisme n'était pas qu'une méthode tactique mais une partie de leur conception du monde et qui sentaient que le militarisme portait l'offense la plus aiguë à la personnalité humaine, fut en conséquence continuée.

Lorsqu'au début de ce siècle le capitalisme moderne commença son ascension sans exemple vers la phase impérialiste, les socialistes libertaires redoublèrent leurs efforts pour faire obstacle au danger menaçant d'une guerre. Alors Domela Nieuwenhuis, avec quelques camarades français, convoqua un Congrès à Amsterdam en 1904, où l'on fonda un groupe international antimilitariste, l'« I. A. M. V. », qui avait pour tâche de réunir tous les antimilitaristes logiques pour combattre le militarisme dans tous les pays (1).

Pour différentes raisons, il n'y a qu'en Hollande que l'I.A.M.V. put subsister. Pour différentes circonstances qui sont étroitement liées avec le développement historique du peuple hollandais — et sur lesquelles on ne peut s'étendre ici, étant donné le cadre étroit de cet article — on s'explique que l'antimilitarisme révolutionnaire se soit concentré dans le mouvement hollandais.

En 1917, on essaya de renouer les liaisons internationales qui avaient été brisées, du fait de la guerre, et de réunir un congrès — à la préparation duquel Domela Nieuwenhuis collabora jusqu'à sa mort, en 1919 — qui eut lieu finalement à La Haye à Pâques 1921. Au moment de la préparation de ce Congrès, alors que des relations avaient été reprises, il se montra que, par suite de la guerre des organisations antimilitaristes avaient pris naissance dans tous les pays. Celles-ci avaient déjà une histoire propre, leurs traditions et leurs principes particuliers par quoi il était à peine possible qu'elles s'affilient d'une façon organisée à l'I.A.M.V. Malgré cela, la commission de préparation du Congrès fit paraître un travail d'ensemble, sur toutes ces organisations, de la plus haute importance.

En outre, il y avait des organisations dont le but n'était pas exclusivement antimilitariste, comme par exemple, des organisations ouvrières anarcho-syndicalistes, des Jeunesses, etc., mais qui rendait hommage à un point de vue antimilitariste révolutionnaire. On décida de fonder un bureau international, pour concentrer toutes les forces antimilitaristes révolutionnaires contre la guerre menaçante et la réaction dominante. Après quoi le bureau antimilitariste international fut fondé au Congrès de La Haye à Pâques 1921, avec la déclaration de principes suivante :

« Le Bureau Antimilitariste International contre la Guerre et la réaction, composé par des organisations antimilitaristes révolutionnaires,

« A pour but de travailler internationalement contre le militarisme.

« Afin de rendre impossible la guerre et l'oppression des classes travailleuses :

« Il s'efforce de raffermir dans l'esprit des travailleurs la conscience de leur pouvoir économique décisif ;

« Il entreprend une propagande pour la grève générale et le refus en masse du service militaire ;

« Il préconise la cessation immédiate de toute fabrication destinée à la guerre et la non participation au militarisme. Il s'efforce de rendre inutilisables les armées et les marines ;

« Il rend hommage à ceux qui refusent individuellement tout service militaire ;

« Il s'oppose d'une manière véhémement contre chaque tentative de domination nouvelle, exercée par une intervention armée contre un prolétariat qui a rompu le joug capitaliste ;

« Contre toutes les formes d'exploitation économique et d'oppression militaire dont sont victimes les races de couleur ; il resserre l'union et la collaboration du prolétariat révolutionnaire du Nord au Sud, de l'Orient à l'Occident. »

A la conférence de l'A.I.M.V. à Berlin, en 1923, le bureau revisa son attitude à l'égard de la Russie. Car auparavant l'A.I.M.V. avait considéré le côté défensif de la révolution en face de la politique d'intervention et de la furieuse

terreur blanche. Mais on a aujourd'hui acquis l'impression que pour différentes circonstances, la révolution est arrivée à un stade définitif et que, du point de vue antimilitariste révolutionnaire les représentants de l'Etat des Soviets doivent être combattus.

C'est pourquoi on décida d'élargir également l'activité de l'A.I.M.V. au phénomène révolutionnaire russe. Cette décision fut concrétisée dans la résolution suivante :

« La conférence du B.I.A. (Berlin 1923), regarde comme une des suites les plus périlleuses de la réaction mondiale, renforcée immensément par la guerre, qu'aussi les révolutionnaires en Russie, dans leur lutte pour la liberté, sont arrivés à employer de plus en plus les méthodes militaristes. La conférence prononce comme sa conviction ferme que l'oppression capitaliste et militariste ne peut pas être anéantie, ni que la liberté économique et sociale peut être conquise aussi longtemps que les méthodes militaristes sont employées dans la révolution sociale.

« Comme le B.I.A. a toujours protesté contre le service obligatoire dans les pays capitalistes, la conférence proteste maintenant contre le système de service obligatoire, qui est poussé de plus en plus en Russie, et contre la politique générale d'oppression qui a abattu les premières espérances de la révolution. »

Arthur MULLER LEHNING.

L'IDEE ANARCHISTE

Son Passé - Son Avenir

VII

Le communisme volontaire et extra-étatique de Robert Owen et de ses camarades, sans véritable expérience pour ses arrangements intérieurs, pouvait être réalisé de manière très diverse, libertaire ou autoritaire, intolérablement oppressive. De là, deux voies possibles — l'une fut l'apprentissage de la liberté dans ce milieu même, expérience gagnée graduellement, ce qui fut fait par exemple dans la *Colonia Cecilia*, du docteur Rossi, au Brésil — j'en parlerai plus tard ; — l'autre voie fut celle de tourner le dos à toute communauté et d'essayer de réaliser l'individualisme pur : cette voie fut choisie, pour la première fois avec éclat, par l'Américain Josiah Warren, le premier anarchiste individualiste dont nous savons.

Warren naquit en 1798, à Boston (Massachusetts), de vieille souche puritaine. Ce fut un homme à facultés mécaniques et même inventives (dans la typographie) très variées qui établit en principe qu'on pouvait facilement apprendre n'importe quel métier et changer vite d'un métier à l'autre. Tout cela a dû lui donner un sentiment de grande indépendance, enclin à faire du nouveau comme tant de pionniers de nos jours. Il sortit de sa sphère en se faisant membre de la colonie *New Harmon*, en 1825 ; il partit désillusionné du communisme en 1827 et déjà en mai de cette année, il fonda son premier *Equity store*, magasin équitable, que le public appelait *Time store*, magasin à l'heure, puisque, d'après son principe fondamental que le prix serait déterminé par les frais, il n'ajoutait au prix d'une marchandise vendue que le prix du temps qu'il avait pris en manipulant et en vendant cet article.

Je prends d'une de ses *Lettres périodiques sur les principes et le progrès du mouvement d'Equité*, vol. II, n° 4, Boston, juillet 1826, ce qu'il raconte sur l'origine de ses idées ; c'est le récit des premiers pas du mouvement individualiste-anarchiste :

« En 1825 — dit-il — l'auteur, avec environ 800 personnes, se rendit à New Harmon, dans l'Indiana, avec Robert Owen, pour aider à la reconstruction de la société selon le plan de propriété commune proposé par Owen. Nous avions plus d'un million de dollars à notre disposition, 28.000 acres de très bonne terre, deux bibliothèques dont chacune coûtait 30.000 dollars et des séries entières de savants appareils, avec tout cela l'enthousiasme le plus dévoué et

une détermination honnête parmi les chefs autant que parmi les adhérents ; mais exactement en proportion de l'intérêt de chacun dans le succès de l'entreprise, toute différence naturelle des opinions ou vues fut sentie comme obstacle et comme accident. On prodigua de la courtoisie, des concessions et de la patience jusqu'à les épuiser et la première organisation échoua, une autre fut mise à sa place, mais elle échoua également ; on établit des organisations modifiées de différente manière qui ne duraient qu'un ou deux mois — et il y eut de nouveau du chaos. Les différences des opinions, vues, goûts et buts poursuivis paraissaient s'accroître juste en proportion des exigences d'uniformité qu'on souleva. Pendant deux ans, on se dépensa de cette façon ; au bout de ce terme, pas plus que trois personnes, je crois, avaient conservé le moindre espoir qu'on réussirait. La plupart des expérimentateurs quittaient, désespérant de toutes les réformes et les conservateurs crurent avoir eu gain de cause. Nous avions essayé chaque forme possible d'organisation et de gouvernement. Nous avions eu un monde en miniature, — nous avions joué de nouveau la Révolution française, remportant des cœurs pleins de désespoir au lieu de cadavres comme résultat. »

« Si l'expérience humaine doit porter un enseignement, cette leçon, grande et coûteuse, doit-elle servir à rien ?

« Passant en revue toutes ces expériences, une série de réflexions, qu'il serait trop oisif à suivre, en fut la confirmation ; ce fut cette réflexion que la loi naturelle de la diversité avait eu le dessus sur nous. Nos « intérêts unis » étaient directement en guerre avec les individualités des personnes et des circonstances et l'instinct de conservation ; il fallait donc que nos plans ou que la nature elle-même cédât ; et il fut évident que juste en proportion là où des personnes ou des intérêts entrent en contact, des concessions et des compromis sont indispensables, et que là où une combinaison implique tous les intérêts de la vie, là il y aura le minimum de liberté individuelle, et que, l'harmonie et le progrès étant impossibles sans liberté, ni l'une ni l'autre ne peuvent être obtenues dans une autre proportion qu'à mesure de la désintégration ou individualisation des intérêts ; ce qui est directement opposé en principe au plan d'intérêts combinés ou unis dans lequel nous venions d'avoir subi notre défaite : notre but ne pourrait donc être atteint.

(1) L'I.A.M.V. commémorera cette année la XX^e année de sa fondation. L'influence socialiste-libertaire que cette organisation antimilitariste possède est unique dans le mouvement ouvrier moderne.

MOUVEMENT INTERNATIONAL

L'Anarchisme en Bulgarie

III

qu'en allant, pour m'expliquer de cette façon, droit vers le nord, tandis que nous allions droit vers le midi. Le conservatisme avait donc eu raison avec son « individualité », son respect de l'expérience du jour au jour et sa sanction de l'instinct de notre propre conservation. Nos solutions devaient donc se faire sans violer aucune de ces grandes marques caractéristiques — individualité, expérience quotidienne et instinct de préservation — mais il leur fallait quelque principe régulateur de justice. »

« ...La première idée prédominante dit-il encore — est celle d'éviter tous les intérêts combinés, organisés ou unis, qu'ils soient des intérêts de propriété, de responsabilités ou de réputation, ce qui est exactement l'opposé de ce qui caractérise ordinairement les soi-disant mouvements de réforme. Le reste consiste principalement dans le principe des Equivalents, dans le commerce et dans la monnaie équitable... »

On trouve naturellement d'amples exposés de ces idées dans les écrits de Warren et de son école.

Le biographe de Warren, W. Bailie (*Jostah Warren, le premier anarchiste américain*, Boston, 1906, XXXVIII, 135 m. in-16°) parle ainsi de ce revirement des idées de Warren : il crut que les causes principales des espérances déçues à New-Harmon furent « la suppression de l'individualité, le manque d'initiative et de responsabilité. Ce qui fut l'intérêt de tous, ne fut l'affaire de personne. Toutes les affaires de la communauté furent décidées par Owen comme le propriétaire ou par la volonté de la majorité ; la liberté personnelle fut dépréciée, l'impulsion d'efforts individuels continus manquait et chacun fut enclin d'attribuer les défauts du système aux manquements de ses voisins. Ces défauts, telle fut la conclusion de Warren, étaient inséparables de tout système fondé sur l'autorité et la communauté des biens. Dans les conditions les plus favorables mêmes, ils devaient aboutir à la fin à un échec.

« Il fut donc persuadé que la liberté individuelle complète devait être la base de toute réforme future. L'homme cherche la liberté comme le magnète cherche le pôle ou comme l'eau cherche son niveau égal, et la société ne peut être en paix avant que chacun de ses membres soit réellement libre... Le premier « principe » est l'individualité. La souveraineté de chaque individu doit être tenue pour inviolable de tout temps. Chacun doit être libre de disposer de sa personne, de son temps, de sa propriété et de sa réputation comme cela lui plaira. Mais toujours à ses propres frais, bien entendu. »

Quand Warren qui, d'abord, fit seul l'expérience de son système en faisant l'échange de son effort, exprimé en heures ou minutes contre des heures ou minutes de travail de ses clients, coopéra avec d'autres sur cette base, comme en 1847 dans le village Utopia, au bord de l'Ohio, toutes ces réalisations essayées de son idée furent faites — dit Bailie — avec des personnes qui ne disposaient que de leur travail, et son but était la démonstration que ces hommes, ayant de libres accès à des ressources naturelles — mais cette liberté est précisément ce qui manque aujourd'hui partout, et même en Amérique — pouvaient, en échangeant leur travail à condition équitable au moyen des *labor notes* (bons de travail) construire leurs propres maisons, satisfaire leurs besoins essentiels et obtenir du confort et de la prospérité sans dépendre pour vivre de capitalistes ou de quelque autorité extérieure... »

(A suivre).

Max NETTLAU.

Nous voulons donner à l'ouvrier l'éducation technique et administrative indispensable pour rendre viable une Société d'hommes libres.

Fernand PELLOUTIER.

SI NOTRE JOURNAL TE PLAÎT :

ABONNE-TOI !

Durant l'automne 1921, notre mouvement s'accrut. L'influence déjà acquise par les anarchistes est énorme. La propagande continue à s'exercer largement. « Rabonitcheska Missal » (La Pensée Ouvrière) paraît de nouveau et bientôt devient un journal d'un tirage considérable (8.500 exemplaires).

Des milieux travaillistes commencent à se grouper et s'organiser autour des groupements anarchistes. Les premiers syndicats révolutionnaires surgissent.

Ce fut pendant cette période que la parole anarchiste se fit souvent entendre aux réunions publiques. Pourtant, les poursuites et les représailles de l'autorité ne cessent pas, et la police commence à attaquer les réunions anarchistes. À partir du 30 avril 1922 — date à laquelle fut attaquée la réunion du groupe anarchiste de Sofia — commence toute une série de poursuites contre les groupes locaux et les réunions anarchistes. Les camarades se votent en nécessité de se défendre. Dans ces collisions, ils font preuve d'abnégation et d'audace. Les batailles ne se passent pas sans victimes — tués et blessés — des deux côtés. Les arrestations décuplent.

Une à une se perdent les possibilités d'une propagande pleinement légale. Ce fut une période d'une existence semi-légale. Or, cela n'empêcha pas que l'an 1922 fut d'une activité fiévreuse. Malgré la brutalité du gouvernement de Stamboulsky, on pouvait cependant faire paraître des brochures de propagande. Quelques groupes d'édition continuaient leur besogne. À côté des éditions légales, le journal « Anarchiste » paraissait clandestinement.

À mesure que l'influence de l'anarchisme croissait de jour en jour, les anarchistes prenaient part à de nombreuses luttes entre le Capital et le Travail (grèves, conflits, etc.).

Le cinquième Congrès (janvier 1923) qui fut tenu à Jambol enregistra une grande extension du mouvement anarchiste ; 89 organisations et groupements y furent représentés par 104 délégués et 350 hôtes. C'était, d'ailleurs, le premier congrès qui eut un ordre du jour bien élaboré et où les diverses questions de la théorie et de la pratique anarchistes furent discutées soigneusement.

Il est intéressant de constater que, malgré les fréquents conflits armés entre les anarchistes et l'autorité, la propagande s'effectuait avec une liberté relative. Le gouvernement paysan de Stamboulsky n'était pas ingénieux comme celui du professeur Zankoff, au point d'édicter une loi contre la littérature subversive. C'est pourquoi les éditions anarchistes augmentaient et se consolidaient. Ainsi, au commencement de 1923 fut fondé un organe anarchiste mensuel, « La Société Libre » (paraissant encore), d'un tirage de 3.000 exemplaires. Un groupe d'éditions fit paraître en peu de temps les plus remarquables œuvres de la pensée anarchiste, entre autres : « La Morale Anarchiste », « Champs, Usines et Ateliers », « L'Éthique », de Kropotkine ; « Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste », de Hamon, et une dizaine de brochures, telles que « Déclarations », d'Étiévant ; « Aux Jeunes Gens », de Kropotkine ; « La Peste religieuse », de Most ; « L'Évangile de l'heure », de Berthelot, etc. Ces éditions se diffusaient largement. L'intérêt de la pensée et de l'œuvre anarchistes augmentait.

Cela continue ainsi jusqu'à la catastrophe de Jambol. Depuis longtemps, les autorités projetaient un coup sérieux contre les anarchistes et cherchaient le moment favorable. Ce coup fut porté à Jambol où les anarchistes jouissaient d'une influence considérable. Le 26 mars 1923, les camarades de Jambol avaient convoqué un meeting pour protester contre le désarmement du peuple. Le meeting fut attaqué par la police et les garnisons de Jambol et Sliven. Les camarades se défendirent et repoussèrent l'attaque. Mais le lendemain, l'ennemi, vainqueur, usa de férocités et de tortures inouïes : 200 personnes furent arrêtées, sur ce nombre, plus de 25 furent fusillées sans aucun jugement. Ce fut le calvaire de l'anarchisme en Bulgarie. Et l'extermination des anarchistes continuait encore. Dans plusieurs localités, la police arrêtait et tuait (sous prétexte qu'ils tentaient de s'évader) les meilleurs militants anarchistes.

Il faut remarquer ici que « la défense » des anarchistes au moment de l'arrestation, devenue si fréquente d'ailleurs, s'explique surtout par les tortures et les procédés félon auxquels la police soumet ses victimes. Le lieu ne me permet pas de rappeler toute une série d'exploits audacieux qui témoignent de la mort tragique des anarchistes bulgares.

Après la catastrophe de Jambol, les conditions de la propagande deviennent défavorables. « Rabonit-

cheska Missal », supprimée une fois, continue à paraître sur la menace et les entraves de l'autorité. Nulle autre activité, d'ailleurs, n'est à remarquer. Toutes les Unions locales anarchistes sont fermées, les réunions défendues. C'est une dépression générale.

Le coup d'Etat du 9 juin 1923 remua un peu les esprits. Une poignée de brigands politiques, avec le concours des Macédoniens et de la Ligue des officiers de la réserve, renversa le gouvernement agraire et s'empara du pouvoir. C'était un simple changement de gouvernants, et les masses restèrent impassibles. Mais le nouveau gouvernement bourgeois était un sérieux danger pour les travailleurs. Dès son avènement, il commença à montrer sa nature réactionnaire. Des arrestations sans motif, des poursuites, des interdictions de réunions ouvrières, tout cela créait une atmosphère chargée.

Le 12 septembre 1923, le gouvernement de Zankoff déclara hors la loi le Parti Communiste bulgare et confisqua l'organe anarchiste « Rabonitcheska Missal ». Ce fut le signal de toute une série de persécutions, arrestations et poursuites dirigées contre les éléments révolutionnaires de Bulgarie. En réponse à la répression gouvernementale, des révoltes éclatèrent dans tout le pays. On sait avec quelle férocité inouïe le gouvernement de Zankoff écrasa le mouvement. Le nombre des victimes dépasse 15.000 (hommes, femmes et enfants).

Les anarchistes qui prirent part au mouvement insurrectionnel fournirent, eux aussi, beaucoup de victimes. Ce fut, d'ailleurs, un fécond calvaire de l'anarchisme bulgare. Dans plusieurs endroits, des dizaines d'anarchistes furent fusillés. Après la défaite et l'écrasement de l'insurrection, la réaction triompha. Tout ce qui était révolutionnaire fut mis sous la coupe de l'arbitraire gouvernemental. La presse anarchiste fut supprimée. Des essais furent faits pour éditer un journal clandestin « Protest », mais il atteignit à peine quatre numéros.

Aujourd'hui, c'est la réaction triomphante. Le gouvernement du bourreau Zankoff fête sa victoire sanglante. Mais là-bas, dans les couches profondes du peuple martyrisé, s'annonce un nouvel orage — c'est la prochaine révolution qui vient.

Les anarchistes, toujours fidèles au peuple écrasé, sont maintenant dans son sein, là-bas, dans les profondeurs, sous la terre, où bout le volcan de la révolte.

C'est en vue d'alimenter ce volcan que sont dirigés présentement tous les efforts de nos camarades bulgares.

G. G.

Si la vie des résignés ne dure pas plus que celle des rebelles, autant être rebelle au nom d'une idée et d'un drapeau.

J. VALLES (Le Bachelier).

Abonnements reçus

(Suite)

Gonda ; Rumeaux ; Wastiaux ; Moïse ; Meslin ; René Baron ; Magne ; Causeries populaires de Lyon ; Bonnerue ; Jong ; Oversteegen ; Total à ce jour : 556 abonnés.

Pour que vive "l'idée anarchiste"

Wastiaux, 2 fr. ; Toha à Thuir, 2 fr. ; Journet, 0 fr. 50 ; René Faad, 3 fr. ; Lopez, 5 fr. 20 ; Liste souscription Maillard, 17 fr. ; Vautrelle, 5 fr. ; Benoit, 5 fr. ; Anonyme, 5 fr. ; Plougastel, 5 fr. ; Cails, 5 fr. ; Digo, 5 fr. ; Jacob, 2 fr. ; X, 2 fr. ; S., 2 fr. ; L., 2 fr. ; Springaël, 17 fr. 50 ; Béziers, 5 fr. ; Marcel Faivre, 4 fr. ; Murgadella, 5 fr. ; Cotisations du groupe de l'A., 300 fr. ; Total : 399 fr. 20.

COMMUNICATIONS

Fédération Espérantiste Ouvrière. — Un cours d'espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnolet, Paris 20^e.

Joindre un timbre pour réponse. Envoi du cours élémentaire contre 0 fr. 50.

L'Administrateur-gérant: L. HAUSSARD.

Imp. CHATELAIN, 24, pass. des Petites-Ecuries, Paris.